

5. Gaëtan Picon

Volume 9, numéro 1 (49), janvier–février 1967

Pierre Jean Jouve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1967). 5. Gaëtan Picon. *Liberté*, 9(1), 28–29.

5. Gaëtan Picon

*Les crachats sur l'asphalte m'ont toujours fait penser
A la face imprimée au voile des saintes femmes.*

Quand je songe à Pierre Jean Jouve, je songe toujours à ces vers de *SUEUR DE SANG* qui est l'un des plus beaux et des plus décisifs recueils. Car il me semble qu'il est là, tout entier, dans l'ellipse du réalisme le plus quotidien et de la vie spirituelle la plus profonde, dans l'aveu retenu et finalement irrépressible du poème : sur le linge blanc de la page, blessure distillée goutte à goutte ou sang qui fuse, — forme qui est, comme il le dit, *un corps organique du sens*, c'est-à-dire non point le corps d'une signification, mais le corps d'une douleur, d'un remords, d'une obsession, d'une extase devenue sang et chair : forme comme corps pantelant, baignant dans les linges de la parturition. Rien dans cette poésie, pourtant si nombreuse, si variée, variant et mûrissant dans le temps, rien dans cette oeuvre pourtant si considérable et multiple, puisque aucune des expressions traditionnelles de ce que l'on appelle *oeuvre* au sens le plus fort du terme, (roman, essai, mémoire), n'y fait défaut, rien qui ne soit aussi vrai, spontané, nécessaire, que le sang entre les lèvres de la blessure, la goutte de semence, la perle de résine de l'arbre, rien qui ne soit significatif et profond, de même que chaque événement de la vie, de cette vie si bien évoquée dans les pages d'*En MIROIR* s'accomplit à cette profondeur où les rencontres sont aussi des réminiscences, où les découvertes sont des signes, où les hasards sont des destins, où les images extérieures, biographiques, anecdotiques, sont les miroirs profonds et sombres où se reconnaît le visage du créateur. Des premiers recueils aux derniers "*LYRIQUE*", "*ODE*", "*DIA-DEME*" et au tout dernier "*TENEBRE*", assurément il y a une métamorphose. Pierre Jean Jouve va du cri, de la voix sourdement étranglée de "*SUEUR DE SANG*" au chant d'un poème comme "Eternité ravie et verte", à son orchestration symphonique. Il va de la nuit qui grouille d'obsession coupables à la gloire, à l'accord. Mais cette évolution ne procède pas d'un travail séparé sur la forme, le langage. C'est la vie qui lève de nouvelles voies. La poésie a ici une fonction constante, unique : elle est recherche et expression d'une solution ; elle est dénouement de ce qui, sans elle, resterait noeud étouffant la voix. Si la poésie est création, elle est ici création de l'authentique parole par l'authentique vie. Elle s'at-

retrouvée, perdue à nouveau. Elle est clarification progressive de l'obscur, allègement du poids, dénouement de l'inextricable. — Mais de l'inextricable le dernier poème "*TENEBRE*" rappelle l'incessante proximité.

La poésie a toujours été pour Jouve le moyen par lequel l'existence entre en contact avec sa tension profonde et transforme cette tension dans la durée, sans jamais la résoudre : la sienne est l'éminent exemple d'une poésie d'action qui ne laisse jamais la vie au même niveau. Mais elle est aussi l'exemple d'une poésie de tension, où les forces changent de signe et inversent leur équilibre en ne cessant pas de s'affronter. Le poète change et, pour lui, écrire c'est se changer. Mais il se souvient toujours de lui-même. La nuit est présente dans son ouverture à la clarté, la clarté se rappelle à la mémoire de la nuit retombant. D'où ce sentiment dramatique de troisième dimension dont d'autres poésies, par ailleurs admirables, peuvent être dépourvues, parce qu'elles sont, elles, des poésies de la vie immédiate, refermées sur les deux dimensions de l'instant. Ici se perpétue au contraire le conflit entre la certitude (négative ou positive) de l'instant poétique et les profondeurs enfouies et dépassées, la mémoire de ces profondeurs. De là vient que la poésie de Jouve, loin de nous séduire par un charme immédiat, ne s'ouvre qu'au terme d'un effort difficile par lequel nous devons nous frayer un chemin, à travers ses nappes, ses gisements successifs, ses âges, ses pulsions affrontées. Loin de naître de l'évidence de l'instant, elle est elle-même effort pour ramener un monde rompu et divisé à l'unité précaire, parce que complexe, d'un langage où les mots accouplés toujours se dénoncent, où les appositions s'opposent, où la pesée de la cohésion verbale équilibre toujours dangereusement les forces de désorganisation.

Dans l'automne 1963 j'avais eu la joie et l'honneur de présider le jury qui donnait à Pierre Jean Jouve le Grand Prix National des Lettres. A cette occasion, François Mauriac, dans un très bel article, saluait en lui le poète baudelairien où chacun peut reconnaître la douce langue natale de la poésie. Dédaigneux du succès, des consécérations, inflexiblement à distance, Jouve exerce une action que les meilleurs des jeunes poètes ne songent pas à nier. Et il possède une présence inarrachable qui n'a certes pas besoin de nos hommages, mais que nous éprouvons le besoin de rappeler.